DZIEBEL German Valentinovich, *The genius of kinship: the phenomenon of human kinship and the global diversity of kinship terminologies*

Emmanuel Désveaux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/11417>

DOI : 10.4000/jsa.11417

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 5 juin 2010

Pagination : 312-321

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Emmanuel Désveaux, « DZIEBEL German Valentinovich, *The genius of kinship: the phenomenon of human kinship and the global diversity of kinship terminologies* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 96-1 | 2010, mis en ligne le 11 juillet 2010, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/11417> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.11417>

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

DZIEBEL German Valentinovich, *The genius of kinship: the phenomenon of human kinship and the global diversity of kinship terminologies*

Emmanuel Désveaux

RÉFÉRENCE

DZIEBEL German Valentinovich, *The genius of kinship: the phenomenon of human kinship and the global diversity of kinship terminologies*, Cambria Press, Youngstown, N. Y., 2008, xxiv + 540 p., bibl., index, ill., fig., tabl.

- 1 Voici un livre étonnant, déroutant, perturbant, à proprement parler renversant, tant il prend à rebrousse-poil nos idées reçues et bouscule nos habitudes intellectuelles. Du coup, avant de présenter le livre lui-même, il convient peut-être de dire quelques mots sur son auteur. German Valentinovich Dziebel est russe. Il a fait des études d'histoire, puis d'anthropologie à Saint-Petersbourg où il a rejoint dans un premier temps les équipes du musée d'anthropologie. Cette prestigieuse institution, connue localement sous le nom de Kunstkamera, dépend de la célèbre académie russe (ex-soviétique) des sciences. C'est un lieu où on professe encore une conception très dix-neuviémiste de notre discipline. On y prône ainsi sans état d'âme particulier la nécessaire proximité de l'anthropologie physique, de l'anthropologie sociale et de la linguistique au profit d'une vision très évolutionniste de leur finalité commune. C'est, au demeurant, une école qui, héritière de la grande tradition allemande, ne craint pas la compilation. Effectivement, Dziebel semble avoir lu tout ce qui s'est écrit sur la parenté dans toutes les régions du monde et ce, dans toutes les langues européennes. Ainsi, à la différence de la majorité de nos collègues américains, il connaît très bien la littérature parentaliste française, citant volontiers non seulement Lévi-Strauss (dont il fait, il est vrai, une lecture assez baroque)

et Dumont, mais également Meillassoux, Héritier, Testart – au détour d’une discussion sur l’Australie –, Godelier, Geffray, Daillant et même Désveaux... sans oublier Viveiros de Castro, personnalité intellectuelle que l’on peut rattacher à bien des égards à la scène parisienne. Dziebel se targue même d’avoir intégré dans sa base de données personnelle quelques 2 500 « vocabulaires » de parenté différents¹. C’est à partir de ses premiers travaux d’anthropologie, datant du début des années 1990 et portant sur les transformations diachroniques du système de parenté des Shoshone, que s’affirme chez lui un goût prononcé pour la sous-discipline. En bref, Dziebel est à la fois un parentaliste et un nord-américaniste. Or cette dernière sous-espèce se révèle relativement rare en dehors des universités nord-américaines où elle tend, là aussi, à se raréfier, du moins dans les départements d’anthropologie. Mais c’est un nord-américaniste un peu particulier dans la mesure où, grâce à sa langue maternelle, il jouit d’un accès direct aux sources ethnographiques sibériennes et, au-delà, aux débats internes à l’anthropologie russe. De fait, *The genius of kinship...* est une adaptation et une actualisation en anglais d’une première version de l’œuvre, parue en russe en 2001. Depuis une quinzaine d’années, Dziebel s’est installé aux États-Unis où, après avoir passé quelques temps à Stanford afin de décrocher un PhD, il enseigne en Floride.

- 2 Cet ouvrage de quelque 500 pages (dont plus d’une centaine de bibliographie) articule parenté et évolution. Il ne s’agit pas tant pour son auteur d’élaborer une théorie évolutionniste de la parenté, à l’instar de celles de Murdock, Hage, Kryukov, Nick Allen ou encore de Trautmann en association avec Godelier, que d’offrir une théorie évolutionniste et surtout diffusionniste (ou, plus exactement, dispersionniste, autrement dit qui relate comment se sont dispersés les hommes à travers le monde) à laquelle la parenté, plus ou moins réduite, il est vrai, à sa dimension nomenclaturale, sert de fondement. En ce sens, Dziebel peut revendiquer d’être le seul morganien légitime. L’inventeur de la parenté voyait en effet dans ce phénomène le meilleur moyen de reconstituer l’histoire passée de l’homme depuis son origine, histoire des institutions sociales et de leurs progrès – pour Morgan, l’évolution tendait indiscutablement à une amélioration morale de l’espèce humaine –, mais également histoire parallèle de la diversification linguistique et culturelle.
- 3 Disons-le tout net : si ce livre impressionne par l’ampleur des connaissances qu’il mobilise, il se lit malheureusement avec une certaine difficulté et ce, pour plusieurs raisons. La première tient à la thématique même, lire de la parenté n’étant jamais une promenade à Bagatelle. La deuxième tient à une sorte de déchaînement lexical chez l’auteur. Dans son ardeur, il forge ainsi son propre vocabulaire (par ex. *superreciprocal relative age type*, sur lequel nous reviendrons) qu’il abrège volontiers sans avertir le lecteur et dont il fait usage en combinaison avec des termes ou des expressions (eux aussi susceptibles d’abréviation bien sûr) créés par ses prédécesseurs. Tout en les critiquant et en les « rebricolant » à sa façon, il emprunte des éléments, notamment typologiques, à cette tradition que nous avons personnellement appelée naguère la « raison parentaire »². Du coup, le texte ressemble à un palimpseste doctrinal du champ qui se compose d’un foisonnement de termes appartenant à des langues exotiques ou anciennes, de tableaux, de termes « scientifiques » et de leurs abréviations, d’équations, de schèmes et de renvois bibliographiques. Le fait qu’à de nombreux points d’articulation du texte, l’argument fonctionne en boucle – ce qui était peut-être inévitable – n’arrange à l’évidence guère les choses. Toutefois la principale raison pour laquelle *The genius of kinship...* s’avère difficile à lire tient à une réelle défaillance méthodologique. On l’a

compris, l'auteur traite essentiellement de terminologies de parenté. Il insiste sur leur nature éminemment linguistique, tout en gardant en permanence la porte ouverte à une autre détermination, notamment par l'écologie, via l'organisation sociale qui serait tantôt endogame, tantôt exogame afin de mieux répondre aux contraintes du milieu. Telle terminologie, en outre, sera tantôt rapportée à la famille linguistique de la langue à laquelle, en tant que série de mots, elle appartient nécessairement, tantôt à la tribu..., quand ce n'est pas à sa situation géographique. Ainsi, par exemple une terminologie dite d'abord numic réapparaît ensuite dans le texte sous la qualification shoshone pour être reprise de nouveau comme appartenant à la famille uto-aztèque. Agaçant sur la forme, ce flottement, ces glissements perpétuels sur le statut de la relation entre nomenclatures, langues et groupes ethniques (autrement dit un ensemble de traits culturels, ainsi qu'une organisation sociale donnée, dont on admet une relative homogénéité) nuisent profondément à la qualité générale de l'argument. Surtout pour l'Amérique où, on le sait, les distributions respectives des familles linguistiques et des traits culturels, reconfigurées depuis Kroeber en aires culturelles, se superposent rarement. Ce n'est pas que nous tenons, personnellement, à ces aires culturelles, mais encore eût-il fallu en faire la critique. Ce qui n'est pas le cas. Ajoutons enfin que la méthode de Dziebel conduit inévitablement à céder au péché mignon du diffusionnisme « mou », en l'occurrence l'opportunisme heuristique : un trait repéré dans une nomenclature donnée, mais qui ne cadre pas exactement avec l'intention théorique de l'argument du moment sera immédiatement qualifié d'« emprunt de surface », d'« effet de l'acculturation » selon les expressions de Dziebel ou encore imputé à des événements historiques récents, dont cependant personne n'est en mesure de confirmer ou d'infirmer l'existence...

- 4 En dépit de ces défauts, en dépit également d'une certaine opacité intrinsèque (surtout pour un esprit formé à l'école française de la parenté et donc peu rompu, il faut le reconnaître, à la discussion des terminologies), la lecture de *The genius of kinship...* procure de la jubilation tant les propositions nouvelles, les perspectives paradoxales, les raccourcis théoriques retiennent ou relancent l'attention et sont susceptibles d'exciter l'imagination du lecteur. Le mode de raisonnement dominant dans cet ouvrage – mode éminemment spéculatif, ce qui, là encore, se situe clairement dans le droit fil de la tradition hégélienne – consiste à retracer des transformations logiques qui relient entre eux les types de nomenclatures et à montrer leur nécessaire inscription dans un déroulé temporel. La démarche diffère de celle suivie par Lévi-Strauss à propos des mythes, qui mettait l'accent sur la réversibilité des transformations. Ici, à l'opposé, il s'agit bien de montrer que telle forme découle nécessairement de telle autre forme ; il s'agit donc d'établir des antériorités. La diachronie a des retombées immédiates en termes d'espaces, puisqu'elle dessine finalement les contours des grandes aires culturelles telles que nous les connaissons. Reprenant là encore à son compte une partie de l'héritage de l'anthropologie allemande, la principale loi que retient Dziebel tout au long de sa construction réside dans le principe de simplification. L'évolution, couplée à la diffusion, peut être dans de très nombreuses circonstances synonyme de simplification. Dans le cas de la parenté, la simplification se traduit par la réduction du nombre des termes que comprennent les nomenclatures. *A priori* la nomenclature la plus pauvre possèdera un caractère dérivé par rapport à la plus riche. Ce paradigme privilégié n'empêche pas le parentaliste russe de combiner les approches, opérant ainsi de belles percées du côté d'une anthropologie ontologique (il a lu, on l'a vu, Viveiros de Castro) ou encore pseudo-structurale. Ainsi explique-t-il qu'une nomenclature réciproque relève bien d'une logique de simplification : elle permet de diviser par deux le nombre total de termes que

comprend une nomenclature. Pour chaque relation, il n'existe qu'un seul terme, partagé par deux Egos qui s'appellent mutuellement de la même manière. Signalons dès maintenant que la seconde règle qui sert de ligne de conduite à Dziebel appartient en propre au phénomène de la parenté : il s'agit de l'ordre des naissances ou, encore, de l'âge relatif (*relative age*).

- 5 Essayons de retracer les grandes étapes de ce livre. Les premiers chapitres (de I à IX) proposent une généalogie de l'idée de parenté comme objet d'investigation scientifique, jusqu'à l'état présent des études sur le sujet. Ce panorama épistémologique, tout en confirmant la figure centrale de Morgan, remonte aux Lumières afin de la camper dans un champ de savoirs et de réflexions plus large que celui qui lui est assigné habituellement. Pour le XIX^e siècle, Dziebel mobilise à juste titre la philosophie, la physiologie et la psychologie ; cela lui permet de garder, si l'on peut dire, un pied dans la « nature », bien utile lorsqu'il abordera la dimension évolutive du phénomène parentaire. Pour le XX^e siècle, il met en avant le rôle prépondérant de la linguistique et ce, en particulier, dans l'école américaine dont il se sent manifestement le plus proche. Sans trancher entre généalogistes (le terme de parenté subsume précisément le parcours généalogique entre Ego et Alter) et leurs opposants énoncialistes (le terme désigne d'abord Alter, le parcours généalogique étant reconstitué cognitivement *a posteriori*, et seulement au besoin), il émet d'emblée l'hypothèse qu'il pourrait exister des variations entre les cultures quant à ce rapport entre le mot et la relation qu'il désigne. Enfin, il définit le domaine de la parenté à travers un faisceau de contraintes bio-sociologiques qui se distribue de façon orthogonale (p. 135). Nous aurions alors un axe biologique, allant de la naissance à la mort, que traverse un axe sociologique, allant du mariage à l'adoption. Ainsi que le souligne Dziebel, toute naissance, par définition naturelle, est suivie, à plus ou moins brève échéance, d'actes rituels qui suggèrent tous un impératif généralisé de l'adoption. Cette dernière n'est donc pas un succédané de la filiation comme le voudrait le sens commun ; à l'inverse, elle l'englobe. À l'entrecroisement de ces deux axes, se situe le divorce, compris comme potentialité en vertu d'une volonté individuelle – ou de la convergence de plusieurs d'entre elles – de dissolution d'un mariage, de sa mort donc, et de dissolution de la famille (donc du *pacte social* de l'adoption généralisé, pour autant que cela en soit un !). Bien qu'elle apparaisse à première vue un peu gratuite, l'idée de conférer une position centrale au divorce reflète une réalité rencontrée dans de très nombreuses ethnographies, à savoir l'émergence de l'individu. Il est fréquent de voir le divorce être quasiment institutionnalisé, ouvrant à l'individu la possibilité de s'unir ensuite avec le partenaire de son choix, étant désormais relativement affranchi du poids de la structure sociale locale³. En définitive, ce schéma qui met en rang premier mort et adoption, notions trop fréquemment exclues du champ de la parenté, nous inspire de la sympathie : nous lui trouvons des résonances fortes avec ce nous avons tenté de faire dans *Quadratura americana* autour de notre quadrant nomenclatural⁴. Nous nous situons alors explicitement dans le sillage de l'article de Kroeber de 1909⁵. Dziebel le cite pareillement dans ces pages, à côté – référence plus inattendue mais non moins bienvenue – de Geffray (1990)⁶. Une autre convergence entre notre vision et la sienne réside dans l'élimination de la filiation.
- 6 La deuxième partie de l'ouvrage qui couvre les chapitres de X à XV contient le cœur de l'argument, à savoir la séquence évolutive qui lie entre eux les différents grands types de nomenclatures. On se situe également au cœur des difficultés évoquées précédemment. Les lignes qui suivent ne prétendent pas reprendre fidèlement chacune des

démonstrations successives qui composent cette section, lesquelles sont de toute façon impossibles à résumer à cause de leur nature quasi algébrique. Le lecteur exigeant, ou sceptique, devra donc se rapporter au texte même de Dziebel. Somme toute, nous nous contenterons ici de rendre le mouvement général de son raisonnement. On y verra ainsi un dispositif démonstratif à étages. L'auteur ouvre le bal par une critique du modèle tétradique (*tetradic*) de Nick Allen. On sait que ce modèle, qui prétend être la matrice de tous les systèmes de parenté, partage l'espace social en quatre « sections » selon une double partition, entre ceux que l'on peut marier et ceux que l'on ne peut pas marier, d'un côté, selon l'alternance des générations, de l'autre. L'auteur de *The genius of kinship...* reproche à ce modèle d'ignorer l'ordre des naissances (*relative age*). Or il voit dans ce principe cognitif qui s'exprime en priorité à travers la distinction binaire aîné/cadet, omniprésent dans les nomenclatures, le premier fondement logique de ces dernières. Nul doute que, si l'on rapporte la parenté à l'expérience phénoménologique, la différence entre une personne âgée et une personne jeune soit plus « criante », à l'œil nu, que celle qui prévaut entre un soi-disant consanguin et un soi-disant affin...

- 7 La phase suivante du raisonnement se focalise sur les systèmes dits *bifurcate merging* (soit dravidiens) où le père est assimilé à l'oncle paternel, la mère à la tante maternelle, *versus* la sœur du père et le frère de la mère et qui sont susceptibles de refléter le mariage entre cousins-croisés bilatéraux. Le point consiste ici à démontrer qu'un tel système ne peut être originel car la fusion du père et de son frère (F = FB) ou celle, symétrique, de la mère et de sa sœur (M=MZ) ne répond à aucune nécessité, notamment au regard du mariage entre cousins-croisés dont Dziebel admet par ailleurs à la fois le caractère très ancestral et le lien causal avec précisément ce type de nomenclature. L'assimilation du père à son frère et de la mère à sa sœur procède donc d'une simplification. Et de renvoyer dos à dos les modèles kariera (plus ou moins équivalent au modèle tétradique de Nick Allen) et dravidien, au profit de ce qu'il nomme le modèle « superréciproque » à âge relatif (*superreciprocal relative age*) qui, seul, peut prétendre au statut de proto-système nomenclatural. Il s'agit d'une nomenclature où toutes les appellations sont en miroir et qui prend par ailleurs en compte intégralement l'ordre des naissances. Le meilleur exemple (p. 215) en est la nomenclature des Tarahumara (groupe dont la langue appartient à la famille uto-aztèque)⁷.
- 8 En effet, il offre la déclinaison suivante :

<i>otci</i>	FF et SCh	(homme qui parle)
<i>apulotci</i>	MF et DCh	(homme qui parle)
<i>katcotci</i>	FM et SCh	(femme qui parle)
<i>uusu</i>	MM et DCh	(femme qui parle)
<i>kumutci</i>	FoB et yBCh	(homme qui parle) ⁸
<i>ditci</i>	FyB et oBCh	(homme qui parle)
<i>solo</i>	FoZ et yBCh	(femme qui parle)
<i>ukulitci</i>	MoB et yZCh	(femme qui parle)

<i>daté</i>	MyB et oZCh	(homme qui parle)
<i>nisa</i>	MoZ et yZCH	(femme qui parle)
<i>itcé</i>	MyZ et oZCh	(femme qui parle)

- 9 On remarque qu'outre sa grande rigueur la spécularité possède un effet en soi : elle transforme la marque du sexe du référé aux générations supérieures en marque du sexe du locuteur pour ce qui concerne les générations inférieures. Dès lors, l'armature logique de cette nomenclature est susceptible, en vertu de la force simplificatrice évoquée précédemment, tantôt d'engendrer une nomenclature de type *kariera* par suppression de la référence à l'âge, tantôt de produire une nomenclature dravidienne par réduction du taux de réciprocité général et surtout en transformant à la génération + 1 (et donc - 1) la « marque » de l'âge relatif par celle du « croisement ».
- 10 L'étage suivant du dispositif dziebelien consiste à montrer qu'au lieu de supprimer, d'atténuer ou de substituer la marque de l'âge relatif par un autre procédé de distinction des parents, on peut au contraire s'en servir pour, sinon l'amplifier, du moins la laisser contaminer la stratification générationnelle. Il en résulte, d'une part, les fameuses nomenclatures obliques des dits systèmes *crow-omaha*, d'autre part, des types de nomenclatures que l'on rencontre principalement en Sibérie et qui, de ce fait, demeurent méconnues des parentalistes. Dans ce cas, une équation d'équivalence terminologique s'établit entre le cadet d'une génération (l'oncle cadet) et l'aîné de la génération suivante (le frère aîné). Dans le modèle *crow-omaha*, c'est une perspective consolidée d'affinité du côté des paternels (du point de vue des maternels) qui crée le décalage s'appuyant sur un phénomène de commutation (tel le va-et-vient d'un circuit électrique) entre sexe du référé et sexe du référent, phénomène rendu possible par le fait que le mariage en lui-même s'affranchit du cadre générationnel qui, à l'opposé, est la marque de fabrique du mariage entre les cousins-croisés. L'auteur de *The genius of kinship...* s'inspire ici des intuitions de Hornborg, spécialiste de la parenté des basses terres sud-américaines⁹. Dans le modèle « sibérien générationnel », c'est au contraire la création d'un continuum du côté de la lignée paternelle qui explique le phénomène, tous les systèmes concernés s'avérant être *in fine* patrilinéaires.
- 11 Ensuite, Dziebel s'intéresse, tout au long du chap. xv, à la nomenclature comparée des seuls germains (*siblings*). Il reprend et enrichit de données nouvelles plusieurs études comparatives antérieures consacrées à ce thème, en l'occurrence celles de Nerlove et Rommey (1967), de Murdock (1968), de Kronenfeld (1974) et de Marshall (1984). Rappelons que les termes désignant les germains peuvent être « générés » en fonction de quatre critères : le sexe du référé, sa position d'aîné ou de cadet et enfin le sexe du locuteur. La combinaison de ces quatre critères donne au maximum huit termes, soit la série « grand frère, petit frère, grande sœur, petite sœur » multipliée par deux (les deux sexes possibles du locuteur). Mais ces quatre critères peuvent donner lieu à 421 autres combinaisons différentes pour autant qu'on omette l'un ou deux d'entre eux et que, surtout, on définisse quelle priorité doit être donnée soit à l'expression de l'ordre des naissances, soit à celle du sexe du référé ou du référent. Kronenfeld réduit ces combinaisons¹⁰ à douze grands types. Dziebel, pour sa part, cherche à introduire une séquence évolutive entre eux. Il réitère l'idée d'un processus de simplification. À ce niveau générationnel, plus peut-être qu'aux autres, un parcours du plus simple au plus

complexe reste inconcevable, seul le trajet inverse peut être retenu. La simple opposition des sexes à laquelle se sont résolues, par exemple, nos nomenclatures européennes contemporaines (le frère *versus* la sœur) ne peut engendrer les huit termes de très nombreuses nomenclatures américaines qui reflètent toutes en priorité l'ordre des naissances. De même que nous avons souligné que l'affinité ne pouvait avoir l'ascendant sur l'âge relatif d'un point de vue phénoménologique, il ne fait aucun doute qu'aux yeux du très jeune enfant par exemple, la différence d'âge ressort de façon beaucoup plus manifeste que celle des sexes, du moins à l'intérieur de sa propre classe d'âge, celle à partir de laquelle il s'inscrit lui-même dans le monde¹¹. Ajoutons en outre que la sexualisation d'autrui passe nécessairement par la sienne.

- 12 Avec ce chapitre sur les computations propres aux frères et sœurs, l'argument atteint un point de non-retour. En effet, à partir du chapitre suivant, intitulé « The specificity of American kinship structures and their significance for kinship theory », on passe au troisième étage du missile américano-russe concocté par Dziebel, étage qui s'avère, pour le coup, éminemment explosif. Il s'agit de tirer les conclusions, sur le plan de l'espace et de la diachronie, des exercices logico-formels déployés jusqu'ici. Cela étant, l'auteur avait déjà planté des jalons en vue de cette ultime démonstration, notamment lorsque, après l'avoir présentée, il insistait sur le fait que le système « superréciproque à âge relatif » connaissait un noyau de distribution continue dans les régions du Sud-Ouest actuelles des États-Unis, du Nord-Ouest du Mexique et de la Californie attenante ou lorsqu'il choisissait de façon privilégiée des exemples américains pour illustrer chacun des systèmes de nomenclatures qu'il discutait. En tout état de cause, les choses s'accélérent pour nous désormais, car le propos devient beaucoup plus accessible, à proportion il est vrai de son caractère, à première vue, farfelu, sinon délirant. Le foyer du protosystème nomenclatural se situe dans le sud-ouest de l'Amérique. Par ailleurs, ce même continent comprend toutes les formes de nomenclatures que la raison parentaire a décrites, pensées et classées selon toutes sortes de typologies... Enfin, plus on s'éloigne du dit Nouveau Monde, plus les principes mis à l'œuvre dans les nomenclatures s'amenuisent comme l'illustrent, d'une part, la pauvreté intrinsèque de nos nomenclatures européennes modernes, mais également, la (relativement) faible diversification des formes nomenclaturales en Afrique. On sait ainsi que ce dernier continent connaît des formes de nomenclatures obliques, mais ignore totalement les formes « dravidiennes ». En comparaison, l'Asie et, dans une moindre mesure, l'Océanie font figure d'intermédiaires entre l'Amérique et ces « extrémités du monde » que représentent les régions d'Europe occidentale et l'Afrique. La Sibérie, flanquée de systèmes si particuliers de lissage intergénérationnel par le truchement de l'aïnesse – systèmes qui semblent procéder directement d'une logique dont la prévalence s'avère si forte dans l'Amérique voisine –, fait office de pont entre le foyer originaire américain et le reste du monde. Dziebel accepte, en conclusion, le mythe scientifique actuel concernant nos origines, lequel situe les toutes premières phases de l'hominisation en Afrique de l'Ouest, mais c'est pour mieux asserter que la phase cruciale, celle où cette humanité prend conscience que ses membres se répartissent en familles et développe le vocabulaire *ad hoc* pour refléter cette réalité, a pour théâtre l'Amérique. La durée de ces phases reculées de notre histoire se compte en millions, puis en centaines de milliers d'années ; dès lors, un tel scénario n'a rien d'aberrant dans l'absolu, quand bien même il implique des décentrement considérables d'un point de vue géographique et prend de la sorte à contre-pied notre sens commun. En bref, la question ne serait donc pas tant celle

du peuplement de l'Amérique que celle du moment où ce continent (re)part à la conquête du monde.

- 13 L'auteur de *The genius of kinship...* consacre un chapitre entier à défendre sa thèse de la primauté du « Out of America » sur le « Out of Africa », en la confrontant avec les travaux d'hématologie génétique comparée de l'école de Cavalli-Sforza, d'une part, des recherches sur la généalogie des langues menées par Greenberg, puis son disciple Ruhlen, d'autre part. Il parvient – du moins sur le papier – à retourner en sa faveur l'embarras que les spécialistes de ces domaines éprouvent à classer et à qualifier l'Amérique par rapport à leurs différents schémas. Nous nous tiendrons à l'écart de cette discussion dont nous ne maîtrisons aucun élément. De même, on imagine que le volet archéologique de son propos qui, on l'a compris, implique un peuplement très ancien de l'Amérique, suscitera (et a déjà suscité aux États-Unis) une levée de boucliers... et ce, tout particulièrement parmi ceux qui croient encore à l'horizon Clovis (- 12 000 ans) comme début de la présence humaine dans le Nouveau Monde. Sur ce sujet, comme sur celui de l'anthropologie physique, nous plaiderons personnellement l'incompétence la plus totale et nous nous abstiendrons en conséquence de tout jugement. Signalons toutefois que Dziebel répond par avance aux objections des archéologues : que personne n'ait découvert de traces correspondant à des datations très reculées de peuplement ne prouve pas l'inexistence de ces traces, ni *a fortiori* l'inexistence d'une présence humaine à telle ou telle époque. Celle-ci, pour être très ancienne ou *parce qu'elle* est très ancienne, n'a peut-être pas laissé de traces du tout ou de si infimes qu'elles restent jusqu'à nos jours imperceptibles, même aux techniques d'investigation les plus sophistiquées.
- 14 L'idée que l'Amérique soit un creuset majeur de l'humanité, voire le creuset initial de la culture, laquelle aurait alors *in situ* atteint certains de ses sommets, compris en termes de complexité, nous séduit personnellement beaucoup. En ce sens, l'Amérique serait à la fois primitive et complexe, ce qui correspond exactement à la situation de paradoxes qui hante les rêves de Lévi-Strauss à son sujet. Mais le vrai paradoxe tient à ce qu'un tel résultat surgisse des « ténèbres » évolutionnistes. Des ténèbres zébrées d'éclairs toutefois. Car, avec Dziebel, nous sommes en plein *Sturm und drang*. Et si nous désirons résister à ses sirènes, il nous faut inventer d'autres schémas heuristiques afin d'expliquer différemment l'ensemble de phénomènes épars qui, sous sa plume, commencent à se coaguler en une vision cohérente au lieu de nous filer entre les doigts. *The genius of kinship...* nous contraint de la sorte à relancer une réflexion générale sur notre champ traditionnel d'interrogations, autrement dit de repartir à l'attaque des évidences que nous ont transmises nos prédécesseurs. À nos yeux, enfin, ce texte présente un – immense – mérite supplémentaire : il démarginalise l'Amérique du Nord ; il la remet au cœur des débats de notre discipline et, du même coup, de sa cartographie. Grâce à lui, nous nous sentons désormais un peu moins seul...

NOTES

1. L'auteur parle de « vocabulaires » de parenté, expression qui recouvre les nomenclatures recueillies à travers le monde par les ethnographes « professionnels », mais également ce que

lui-même est susceptible d'avoir reconstitué en la matière, de façon bien sûr beaucoup plus fragmentaire, en consultant directement des anciens dictionnaires de langues. Précisons que son impressionnante bibliographie, classée de façon thématique, et sa base de données sont consultables en ligne sur son site [www.kinshipstudies.org], lequel se révèle du coup une ressource précieuse pour quiconque s'intéresse à la thématique.

2. Voir Emmanuel Désveaux, « La consanguinité : horizon indépassable de la raison parentaire ? », *L'Homme*, 164, oct.-déc. 2002, pp. 105-124.
3. Voir le cas classique des Berbères. Pour un cas nord-américain, parmi d'autres, voir celui des Meskwaki (Emmanuel Désveaux, « Une autobiographie meskwaki anonyme ou la captation de l'écriture », *L'Homme*, 190, pp. 181-190).
4. Voir Emmanuel Désveaux, *Quadratura americana. Essai d'anthropologie lévi-straussienne*, Georg, Genève, 2001 (chap. XXI).
5. Dont la référence exacte est : Alfred L. Kroeber, « Classificatory systems of relationship », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 1909, 39, pp. 77-84.
6. Dont la référence exacte est : Christian Geffray, *Ni père, ni mère. Critique de la parenté, le cas makhuwa*, Le Seuil, Paris, 1990.
7. Dziebel se réfère aux relevés ethnographiques de Bennett et Zingg (1935), Passin (1943) et Hilton (1993).
8. « o » et « y » = abréviations de *older* et de *younger*.
9. Voir l'ouvrage classique d'Alf F. Hornborg, *Dualism and hierarchy in lowland South America : trajectories of indigenous social organization*, Almquist and Wiksell, Stockholm and Uppsala, 1988.
10. Certaines ne sont jamais réalisées d'un point de vue empirique. Elles ont à l'évidence trait à un biais cognitif relatif au féminin, voir p. 257.
11. Toren montre de façon très convaincante que, dans un groupe d'enfants, la hiérarchie fondée sur le différentiel d'âge est la première à s'instaurer, en dehors de tout modèle ou contrainte imposé par l'ordre social ou culturel (voir Christina Toren, *Making sense of hierarchy : cognition as social process in Fiji*, The Athlone Press, London, 1990).

AUTEURS

EMMANUEL DÉSVEAUX

EHESS (LIAS/Institut Marcel-Mauss, UMR 8178), Paris